

LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

Je vis les quatre vents passer.

— Ô vents, leur dis-je,
Vents des cieux ! croyez-vous avoir seuls un quadriges ?
Autans ! masques hagards, tumultueux démons,
Croyez-vous pouvoir seuls aller des mers aux monts ?
Croyez-vous seuls pouvoir quitter pour la montagne
Les vagues que l'écume éternelle accompagne,
Fuir, puis, d'un coup de tête effrayant, revenir
À l'ombre où l'on entend ces cavales hennir,
Et vous en retourner soudain, brusques méduses,
Aux cimes dans l'aurore éclatante diffuses,
Et de là crier gloire ! aux quatre coins du ciel ?
Ces allures d'éclair, ce vol torrentiel,
L'esprit humain les a comme vous, vents tragiques ;
Comme vous le printemps, il a ses géorgiques ;
Il est l'âcre Archiloque et le Hamlet amer ;
Il gonfle l'Iliade ainsi que vous la mer.
L'homme peut de l'abîme effarer la prune.
L'âme a comme le ciel quatre souffles en elle ;
L'âme a ses pôles ; l'âme a ses points cardinaux.
Vents ! dragons qui sur nous tordez vos bleus anneaux,
Et qui vous dispersez avec tant de furie
Depuis le hurlement jusqu'à la rêverie,
L'esprit humain n'est pas moins aigle que vous.
Comme vous il est vie, amour, joie et courroux.
Ses strophes ne sont pas plus vite exténuées

Dans leur vol à travers l'azur que vos nuées ;
Un vers court par-dessus les tours et les remparts
Mieux que l'errante bise aux longs cheveux épars ;

Et le poète, ouvrant ses intègres registres,
Ne met pas plus de temps que vous, ô vents sinistres,
Pour essuyer sa bouche et changer de clairon.
Comme vous sur la peste, il souffle sur Néron ;
Il parle bas aux saints pensifs au fond des grottes ;
Il donne une attitude inquiète aux despotes ;
La pensée est un aigle à quatre ailes, qui va
Du gouffre où Noé flotte à l'île où Jean rêva ;
Et chacun de ses grands ailerons, Épopée,
Drame, Ode, Iambe ardent, coupe comme l'épée.
Le génie a sur lui, dans sa guerre aux fléaux,
Toute l'éclaboussure affreuse du chaos,
Écume, fange, sang, bave, et pas une tache.
Il est un et divers. L'idéal se rattache
Comme une croix immense aux quatre angles des cieux.
Le grand char de l'esprit roule sur quatre essieux.
Notre âme comme vous, ô vents, groupe sonore,
A son nord, son midi, son couchant, son aurore ;
Car c'est par la clarté qu'en ce monde âpre et beau
L'homme finit, son aube étant dans le tombeau.
Le poète est pasteur, juge, prophète, apôtre ;
En quatre pas, il peut aller d'un bout à l'autre
De l'art sublime, ainsi que vous de l'horizon ;
Et comme vous, s'il est terrible, il a raison ;
Sa sagesse et la vôtre ont un air de délire.

L'ombre a tout l'ouragan, l'âme a toute la lyre.

★

Je vis Aldebaran dans les cieux. Je lui dis :

— Ô toi qui luis ! ô toi qui des clairs paradis
Ou des hideux enfers portes la torche énorme,
Toi seul connais ta loi, je ne vois que ta forme ;
Car d'une énigme à l'autre on ne peut traverser.
Tout est sphinx ; quand on voit la comète passer
Farouche, et sans qu'aucun firmament l'ose exclure,
Sait-on ce qu'elle essuie avec sa chevelure ?
Dans cette mer de l'Être où tout sert, où tout nuit,
Qu'es-tu ? fanal peut-être, ou cap noir de la nuit,
Peut-être feu de proue à l'avant d'un navire.
La vie autour de toi naît, meurt, flotte, chavire.
Astre ! quand l'univers naquit, fauve et sacré,
Tu ne fus pas le jet le moins démesuré
De ces convulsions terribles et de l'onde
Du chaos frémissant de devenir le monde.
Tu fais partie, ainsi que l'hydre et l'alcyon,
Du rythme¹ monstrueux de la création ;
Tu complètes l'horreur sidérale, et tu scelles,
Comme une strophe ardente et faite d'étincelles,
L'immense hymne étoilé qu'on appelle le ciel.
Pan, le grand tout fatal ou providentiel,
T'accepte stupéfait comme on accepte un rêve.
Aldebaran ! clarté de l'insondable grève,
Tu n'es pas seulement, dans les gouffres vermeils,
Un de ces inconnus que nous nommons soleils,
Tu n'as pas seulement, comme le kérubime,
Une face splendide et sombre sur l'abîme,
Ô spectre, ô vision, tu n'es pas seulement
Au fond du ciel sinistre un éblouissement ;
Ta merveille, c'est d'être une roue inouïe
De lumière, à jamais dans l'ombre épanouie,
Une apparition d'éternel tournoiement,
Tour à tour perle, onyx, saphir et diamant.
Un effrayant éclair sur toi sans cesse rôde

Et te fait de rubis devenir émeraude,
Et jadis tu troublais le mage libyen,
Monde sur qui se tord un arc-en-ciel ! Eh bien,
Tu n'es pas seul à luire ainsi sans fin, sans voile !
L'âme est comme toi, sphère, une quadruple étoile.
Ton prodige est en nous. Astre, nous te l'offrons.
L'antique poésie avec ses quatre fronts,
Orphée, Homère, Eschyle et Juvénal, t'égale.
Quand le soir tombe, à l'heure où chante la cigale,
Ou quand l'aube sourit aux oiseaux éperdus,
En tous lieux, sur l'Arno, sur l'Avon, sur l'Indus,
La muse, qui connaît nos maux, en fait la somme ;
Et qui tient cette lampe en main, l'esprit de l'homme.
La muse est là, toujours, partout, et n'est jamais,
Même dans l'hiver triste, absente des sommets.
Tour à tour Calliope, Érato, Polymnie
Et Némésis, elle est l'éternelle harmonie
Qui, sauvage et joyeuse, allant de l'ancre au nid,
Commencée en idylle, en tonnerre finit.
Astre ! elle a son amour, son rire, sa colère,
Et son deuil, comme toi, grand tourbillon stellaire ;
Rayon, verbe, elle est douce aux hommes asservis,
Donne aux passants, tyrans ou peuples, des avis,
Chante pour les bons cœurs, luit pour les cœurs funèbres,
Parle, et sur la clarté renseigne les ténèbres ;
Elle est l'humanité debout, changée en voix.
Elle ôte les césars de dessus les pavois,
Les découronne, et met à leur place l'idée.
Elle est France, Italie, Hellénie et Chaldée.
Satire, elle flétrit ; drame, elle aime ; chanson
Ou psaume, elle a du sort le lugubre frisson ;
Épopée, elle peut montrer aux rois tragiques
La tyrannie aveugle et toutes ses logiques,
L'effrayante moisson des noirs semeurs du mal,
Et le carrosse d'or du sacre triomphal
Dans l'ombre accompagné par l'invisible roue

D'un tombereau hideux que le pavé secoue ;
Elle fait, sur ce globe où pleure Adam banni,
La même fonction que toi dans l'infini ;
Et quoique, fixe et calme au fond du ciel immense,
Tu ramènes au but la comète en démente
Et remettes l'étoile errante en son chemin,
Tu n'es pas lumineux plus que l'esprit humain
Qui montre Dieu, l'enfer, les bonheurs, les désastres,
Ô phare à feux tournants de l'océan des astres !

I • LE LIVRE SATIRIQUE • LE SIÈCLE

|

*INDE IRÆ*²

Tout frissonnant d'amour, d'extases, de splendeurs,
L'hymne universel chante au fond des profondeurs
Avec toutes les fleurs et toutes les étoiles ;
Il chante Dieu rêvant sous les flamboyants voiles ;
Il chante ; il est superbe, éclatant, triomphant,
Doux comme un nid d'oiseau dans la main d'un enfant ;
Il enivre l'azur, il éblouit l'espace ;
Il adore et bénit. Tout à coup Satan passe,
L'être immonde qui cherche à tout prostituer,
Et l'hymne en le voyant se met à le huer.
Il le lapide avec sa joie interrompue ;
Ce qui bénissait mord ; ce qui louait conspue ;
Le tonnerre indigné gronde dans l'hosanna ;
Le pilori se dresse au sommet du Sina ;
Chaque strophe du chant de gloire et d'harmonie
Prend forme, se fait homme, est prophète, est génie,
Et devient le bourreau splendide du méchant.
De là naît Isaïe, âme à double tranchant,
De là naissent les grands vengeurs, les rêveurs fauves,
Les pâles Juvénals, terreur des Césars chauves,
Et ce Dante effrayant devant qui tout s'enfuit,
Fait d'une ombre qu'on sent de marbre dans la nuit.

Lorsque j'étais encore un tout jeune homme pâle,
Et que j'allais entrer dans la lice fatale,
Sombre arène où plus d'un avant moi se perdit,
L'âpre Muse aux regards mystérieux m'a dit :
— Tu pars ; mais, quand le Cid se mettait en campagne,
Pour son Dieu, pour son droit et pour sa chère Espagne,
Il était bien armé ; ce vaillant Cid avait
Deux casques, deux estocs, sa lance de chevet,
Deux boucliers ; il faut des armes de rechange ;
Puis il tirait l'épée et devenait archange.
As-tu ta dague au flanc ? voyons, soldat martyr,
Quelle armure vas-tu choisir et revêtir ?
Quels glaives va-t-on voir luire à ton bras robuste ?
— J'ai la haine du mal et j'ai l'amour du juste,
Muse ; et je suis armé mieux que le paladin.
— Et tes deux boucliers ? — J'ai mépris et dédain.

Ô sainte horreur du mal ! devoir funèbre ! ô haine !

Quand Virgile suspend la chèvre au blanc troène ;
 Quand Lucrèce revêt de feuilles l'homme nu ;
 Quand Ennius compare au satyre cornu
 Le bouc passant sa tête à travers la broussaille
 Qui fait qu'Europe au bain se détourne et tressaille ;
 Quand Moschus chante Enna ; quand Horace gaîment
 Suit Canidie, et fait, sur le chaudron fumant
 Où l'horreur de la lune et des tombeaux s'infiltrer,
 Éternuer Priape à l'âcre odeur du philtre ;
 Quand Plaute bat Davus ou raille Amphitryon,
 Le ciel bleu dans un coin brille et jette un rayon
 Sur la baigneuse émue ou la chèvre qui grimpe,
 Et l'on entend au fond rire l'immense Olympe.
 Mais tout azur s'éclipse où passent les vengeurs.
 Les soupiraux d'en bas teignent de leurs rougeurs
 Le mur sinistre auquel s'adosse Jérémie.
 Les punisseurs sont noirs. Leur pâle et grave amie,
 La Mort, leur met la main sur l'épaule, et leur dit :
 — Esprit, ne laisse pas échapper ton bandit.
 Car ce sont ceux qui, seuls, justiciers des abîmes,
 Terrassent à jamais les monstres et les crimes ;
 Car ils sont les géants des châtements de Dieu ;
 Car, sur des écriteaux d'acier en mots de feu,
 Du tonnerre escortés, ces hommes formidables
 Transcrivent de là-haut les arrêts insondables ;
 Car ils mettent Achab et Tibère au poteau ;
 Car l'un porte l'éclair, l'autre tient le marteau ;
 Ils marchent, affichant des sentences que l'homme
 Lit effaré, sur Tyr, sur Ninive, sur Rome,
 Et, sombres, à travers les siècles effrayés,

Vont, et ces foudroyants traînent leurs foudroyés.
Isaïe, accoudé sur Babylone athée,
Songe ; Eschyle, vainqueur et fils de Prométhée,
Cloue au drame d'airain le tyran Jupiter ;
Shakspeare mène en laisse Henri huit ; et Luther
Fouette les Borgia mêlés aux Louis onze ;
Tacite dans la nuit pose son pied de bronze
Sur les douze dragons qu'on appelle césars ;
Daniel va, suivi des blêmes Balthazars ;
Machiavel pensif garde la bête prince ;
Milton veille au guichet du cachot, gouffre où grince
Le pandæmonium de tous les satans rois ;
Juvénal tire et traîne à travers les effrois
La stryge au double front que son vers a tuée,
Qui gronde impératrice et rit prostituée ;
Et Dante tient le bout de la chaîne de fer
Que Judas rêveur mord dans l'ombre de l'enfer.

DEUX VOIX DANS LE CIEL

ZÉNITH. – NADIR.

ZÉNITH

Je suis le haut.

NADIR

Je suis le bas.

ZÉNITH

J'aime.

NADIR

Je ris.

ZÉNITH

Par l'éblouissement les cœurs sont attendris.
Adorer, c'est aimer en admirant. Ô cimes !
Que le soleil est beau sur les sommets sublimes !

NADIR

Le dessous est charmant.

ZÉNITH

Ô Paris !

NADIR

Ô Paris !

ZÉNITH

J'aperçois les cerveaux, les têtes, les esprits,
Les vastes fronts, foyers où rayonnent les âmes.

NADIR

Je m'amuse. Je vois le vrai côté des femmes.

ZÉNITH

Joie immense ! savoir ! sonder ! voir jusqu'au fond
Ce que rêvent les forts, ce que les sages font !
Ô grands cœurs des héros !

NADIR

Petits pieds de Suzette !

ZÉNITH

Je lis le livre écrit par Dieu.

NADIR

Moi, la gazette,
Que le diable griffonne au verso.

ZÉNITH

Croire est doux.
Marchez les yeux au ciel !

NADIR

Pour tomber dans les trous.

ZÉNITH

Cherchez les grands travaux et les grandes études,
Vivez pensifs ! plongez votre âme aux solitudes !
Allez ! vous reviendrez meilleurs.

NADIR

Et fort maigris.

ZÉNITH

Vivants ! enivrez-vous d'extases !

NADIR

Soyez gris.

ZÉNITH

Pensez !

NADIR

Buvez, mangez, faites-vous de gros ventres.

ZÉNITH

Chantez, oiseaux ; lions, rugissez dans vos antres ;
Vents, soufflez ; gonflez-vous, ô mers ; frémis, forêt ;
Prie, Adam ! – Le soleil se lève. Dieu paraît !

NADIR

Crois-tu ?

ZÉNITH

Création, salut !

NADIR

Triste machine !

ZÉNITH

Gloire à Dieu !

NADIR

Peuh !

ZÉNITH

Salut, ô France !

NADIR

Bonjour, Chine.

ZÉNITH

Venez, lutteurs saignants ! venez, grands hommes las !
Dante avec Béatrix, Voltaire avec Calas !

NADIR

Tiens ! il laisse tomber par terre la Pucelle !

ZÉNITH

Shakspeare, resplendis ; Rabelais, étincelle ;
Byron, montre ton front !

NADIR

Et cache ton pied-bot.

ZÉNITH

Christ naît. J'entends un bruit de harpe.

NADIR

Et de rabot.

ZÉNITH

Son père est roi.

NADIR

Son père est charpentier.

ZÉNITH

Ô David !
Ô psaumes !

NADIR

Ô Joseph ! Ô scie !

ZÉNITH

Où sont les chaumes
Est la paix. Le hameau m'attire.

NADIR

Allons-nous-en.

ZÉNITH

Aime le villageois.

NADIR

Mais crains le paysan.

ZÉNITH

J'ai l'œil sur les hauts lieux où s'allume une gloire,
Où César a gagné sa plus grande victoire,
Où Juvénal farouche a fait son plus beau vers.
Je le sais, moi. Je vois l'endroit.

NADIR

Je vois l'envers.

ZÉNITH

Athène ! ô murs sacrés ! beauté ! chefs-d'œuvre ! exemples !
Strophes du statuaire écrites sur les temples !
Michel-Ange, à genoux tu les étudias.
Raphaël effaré contemple Phidias ;
Les profonds bas-reliefs, pleins d'une vie étrange,
Devant le demi-dieu font frissonner l'archange.
Ô sourire éternel des frontons dans l'azur !
Sous ce mur immortel qu'a ciselé l'art pur,
Les générations comme des fleuves roulent ;
Turcs et vénitiens et bavares s'écoulent ;
Les siècles, bûcherons qui s'acharnent en vain,
Comparent, convoqués par le sculpteur divin
Devant le Parthénon mutilé comme un arbre,
L'humanité d'argile à l'olympes de marbre.
Salut à Phidias !

NADIR

Bonsoir à lord Elgin !

IV • LE LIVRE ÉPIQUE • LA RÉVOLUTION

LES STATUES

Le cavalier de bronze était debout dans l'ombre.

Autour de lui, dormait la ville aux toits sans nombre,
Les hauts clochers semblaient, sur les bruns horizons,
De grands pasteurs gardant des troupeaux de maisons ;
Notre-Dame élevait ses deux tours, dont chacune,
Lugubre, s'effrayait, dans cette nuit sans lune,
D'entrevoir vaguement sa gigantesque soeur ;
Le zénith se voilait d'une telle épaisseur
Que les lueurs du gouffre avaient disparu toutes ;
Râlant seul par moments sous les nocturnes voûtes,
Le vent semblait donner passage au désespoir ;
Les nuages étaient les plis d'un rideau noir ;
On eût dit que le jour ne devait plus renaître,
Ni le matin rouvrir sa sereine fenêtre,
Et que, charbon terrible, âtre à jamais détruit,
Dans cette immensité sur laquelle la nuit,
Monstrueuse, s'était pour toujours refermée,
Tout le soleil éteint s'en allait en fumée,
Tant sur la terre morne et dans le firmament
L'obscurité versait d'évanouissement !

Le ciel, pour on ne sait quels spectateurs funèbres,
Ouvrait jusqu'au fond l'ancre immense des ténèbres.

Calme, l'épée au flanc, et portant sur le dos
Le harnais des anciens chevaliers féodaux,
Il était là debout, en habit de bataille.
Héros par le sourire et géant par la taille,
Tenant la bride noire en son noir gantelet,
Colosse et roi, tranquille, immuable, il semblait
Pétrifier la nuit par son éternel geste ;
Et, se confondant presque avec l'ombre funeste,
Mélait son airain sombre à la noirceur des cieux.

La statue, au regard fixe et mystérieux,
Vision du sommet et spectre de la cime,
À l'immobilité sinistre de l'abîme,
Car, étant du sépulcre, elle est de l'infini.
Ce livide cheval qui n'a jamais henni,
Ce guerrier qui, muet, semble le personnage
Du suprême silence et du grand témoignage,
Ce socle dominant les hommes, élevant
Sa paix sombre parmi leur orage vivant,
Et sortant de la tombe avec un air de gloire,
Ce colosse qui prend de force la mémoire,
Qui semble encor le roi, le tyran, le bourreau,
Et qui ne pourrait pas chasser un passereau,
Toute cette figure est un monstre du rêve ;
Même quand le soleil la précise et l'achève
Et vient la regarder en face, même au jour,
Même quand les passants fourmillent à l'entour,
D'une crainte secrète elle reste vêtue,
Elle est funèbre encor ; mais le soir, la statue,
Roi pensif, dur soldat ou lugubre empereur,
Reprend toute sa nuit et toute sa terreur.

Donc il apparaissait dans l'ombre grandiose.

Tout ce que le néant contient d'apothéose,
Tout ce qu'un front royal peut garder de serein
Dans la captivité tragique de l'airain,
L'horreur du monument, tout ce qu'une prunelle
Peut conserver d'éclair quand elle est éternelle,
Toute la vie étrange et pâle de la mort,
Ce qui reste au héros jadis illustre et fort
Quand le trépas l'étreint de ses deux ailes noires,
Tout l'effort qu'au tombeau le gagnant de victoires
En cessant d'être roi fait pour devenir dieu,
Et la grandeur de l'heure et la grandeur du lieu,
S'ajoutaient au colosse et de son altitude
Augmentaient la suprême et grave solitude ;
Et la Seine fuyait avec un triste bruit
Sous ce grand chevalier du gouffre et de la nuit.

Le vent jetait son cri, l'eau jetait son écume ;
Et les arches du pont, s'enfonçant dans la brume
Avec un vague aspect de spectre et de chaos,
S'ouvraient sous la statue auguste, et sur les flots
Du fleuve humilié qui pleure et qui querelle,
Porches d'ombre pour eux, arcs triomphaux pour elle.

Soudain, dans ce silence, et sans qu'on pût savoir
Qui parlait dans ce calme impénétrable et noir
Où la profondeur sourde et terrible sommeille,
Au-dessus du colosse immobile, à l'oreille
De la statue ouvrant ses yeux fixes devant
L'espace sépulcral plein de nuit et de vent,
Une voix qui passa comme un souffle de glace,
Dit : — Va voir si ton fils est toujours à sa place.

★

Si quelqu'un à cette heure eût rôdé là, marchant
Sur le quai solitaire ou près du bord penchant,
Aux clartés du falot qui vacille et qui fume,
Cet être eût entendu tout à coup dans la brume,
Qui, l'hiver, fait Paris plus noir qu'une forêt,
Un bruit rauque pareil au bruit qui sortirait
De quelque panoplie énorme des ténèbres ;
Il eût senti l'horreur frémir dans ses vertèbres,
Et sa langue à la nuit bégayer des aveux,
(Qui n'a pas son remords secret ?) et ses cheveux
Se dresser, et ses dents se heurter dans sa bouche ;
Car sur le piédestal où, dans le vent farouche,
Les nuages semblaient d'en haut la saluer,
La statue, ô terreur ! venait de remuer.

Rien, pas même l'airain, pour jamais ne s'arrête.

Le roi tourna la bride et le cheval la tête.

Le terre-plein frémit ; de longs mouvements sourds
Ébranlèrent les toits, les églises, les tours,
Et les portails sacrés que les siècles vénèrent.

Les muscles monstrueux du bronze frissonnèrent,
La croupe tressaillit, le pied toujours levé
Qui laisse l'herbe croître aux fentes du pavé
S'abaissa, l'autre pied scellé dans l'architrave
Se leva ; le colosse inclina son front grave,
Le destrier, ployant ses jarrets de métal,
Horrible, s'approcha du bord du piédestal,
– Visions où jamais un œil humain ne plonge ! –
Et, comme par la rampe invisible d'un songe,
La statue à pas lents du socle descendit.

Alors l'âpre ruelle au nom fauve et maudit,
L'échoppe, la maison, l'hôtel, le bouge obscène,

TABLE DES MATIÈRES

Je vis les quatre vents passer.....	3
I • LE LIVRE SATIRIQUE • LE SIÈCLE.....	9
I. <i>Inde iræ</i>	11
II. Lorsque j'étais encore un tout jeune homme pâle.....	12
III. Ô sainte horreur du mal! devoir funèbre! ô haine!.....	13
IV. Éclipse.....	15
V. La satire à présent, chant où se mêle un cri.....	17
VI. Voix dans le grenier.....	21
VII. Le soutien des empires.....	23
VIII. Écrit sur la première page d'un livre de Joseph de Maistre.....	24
IX. Se laisser calomnier.....	26
X. À un homme fini.....	27
XI. À	28
XII. <i>Anima vilis</i>	29
XIII. Littérature.....	32
XIV. À un écrivain.....	38
XV. Le mont-aux-pendus.....	39
XVI. Le bout de l'oreille.....	40
XVII. L'échafaud.....	45
XVIII. Jolies femmes.....	51
XIX. Cent mille hommes, criblés d'obus et de mitraille.....	52
XX. La hache? Non. Jamais. Je n'en veux pour personne ..	53
XXI. C'est à coups de canon qu'on rend le peuple heureux.....	56
XXII. Elle passa. Je crois qu'elle m'avait souri.....	57
XXIII. Sur un portrait de sainte.....	58
XXIV. Écrit après la visite d'un bagné.....	60
XXV. Le spectre que parfois je rencontre riait.....	63
XXVI. Les Bonzes.....	67
XXVII. Et les voilà mentant, inventant, misérables!.....	70
XXVIII. Aux prêtres.....	72
XXIX. Muse, un nommé Ségur, évêque, m'est hostile.....	73
XXX. Idolatries et philosophies.....	78
XXXI. Le vieil esprit de nuit, d'ignorance et de haine.....	81
XXXII. Parfois c'est un devoir de féconder l'horreur.....	82

xxxiii.	C'est bien; puisqu'au sénat, puisqu'à la pourriture	83
xxxiv.	Il faut agir, il faut marcher, il faut vouloir	84
xxxv.	Paris, le grand Paris agonise. Je pense	85
xxxvi.	Soit. C'est dit. Tout n'est plus qu'une cendre qui vole...	87
xxxvii.	Je suis haï. Pourquoi? Parce que je défends	88
xxxviii.	Oui, vous avez raison, je suis un imbécile	90
xxxix.	Puisque je suis étrange au milieu de la ville	91
xl.	Ainsi nous n'avons plus Strasbourg, nous n'avons plus	93
xli.	Qui que tu sois qui tiens un peuple dans ta main	95
xlii.	Dieu éclaboussé par zoïle	99
xliii.	Ils sont toujours là	106
xliv.	Fulgur	110

DEUX VOIX DANS LE CIEL 113

II • LE LIVRE DRAMATIQUE • LA FEMME 129

Les deux trouvailles de Gallus.....	131
Margarita	131
ESCA	171

NOUS 247

III • LE LIVRE LYRIQUE • LA DESTINÉE..... 253

i.	Je suis fait d'ombre et de marbre.....	255
ii.	Aux oiseaux et aux nuages.....	257
iii.	Quand l e bien et l e mal , coupl e qui nous obsède.....	259
iv.	La calomnie immonde et qu'on jette en courant.....	261
v.	Chanson d'autrefois	262
vi.	Près d'avranches	265
vii.	Chanson	266
viii.	Coup d'épée; oui, mais non de poignard. Il te faut	267
ix.	En écoutant chanter la princesse***	268
x.	Un hymne harmonieux sort des feuilles du tremble....	270
xi.	Dieu ne frappe qu'en haut. Infimes que nous sommes!	271
xii.	Nuits d'hiver	273
xiii.	Chanson d'autrefois	281
xiv.	Jersey	283
xv.	Androcès	285
xvi.	À ma fille adèle	288
xvii.	En marchant le matin	289
xviii.	Un groupe tout à l'heure était là sur la grève	290
xix.	Sur la falaise	291
xx.	J'ai beau comme un imbécile	295

XXI.	En marchant la nuit dans un bois	296
XXII.	Lueur à l'horizon	299
XXIII.	Sous terre	301
XXIV.	<i>Bestiarium</i>	302
XXV.	Chanson	305
XXVI.	Remontrances	306
XXVII.	Pati	309
XXVIII.	En hiver la terre pleure	313
XXIX.	L'absolu, l'éternel. Rien après, rien avant	314
XXX.	Chanson	315
XXXI.	À Meurice – À Vacquerie	316
XXXII.	Tourmente	317
XXXIII.	Ma vie entre déjà dans l'ombre de la mort	318
XXXIV.	Entrée dans l'exil	322
XXXV.	L'immense Être inconnu sourit. L'aube réveille	323
XXXVI.	Oh ! quoique je sois, sur la grève	325
XXXVII.	Exil	327
XXXVIII.	Ô mon âme, en cherchant l'azur, ton vol dévie	329
XXXIX.	Tant qu'on verra l'amour pleurer, la haine rire	330
XL.	La nuit	332
XLI.	Duo	334
XLII.	Pensées de nuit	335
XLIII.	Quand Eschyle au vautour dispute Prométhée	337
XLIV.	Ô misérable amas de vanités humaines	338
XLV.	Le sommet est désert, noir, lugubre, inclément	339
XLVI.	Oui, la terre fatale, oui, le ciel nécessaire	340
XLVII.	Lettre	342
XLVIII.	Promenades dans les rochers	345
XLIX.	Rencontre d'une petite fagotière	349
L.	À j. de s... laboureur à yvetot	350
LI.	Le parisien du faubourg	357
LII.	Ô rois, de qui je vois les royaumes, là-bas	360
LIII.	J'ai coudoyé les rois, les grands, le fou, le sage	361
LIV.	Une rougeur au zénith	363
LV.	Horreur sacrée	365
LVI.	L'âme humaine est sans cesse en tous les sens poussée	368

EN PLANTANT LE CHÊNE DES ÉTATS-UNIS D'EUROPE .

DANS LE JARDIN DE HAUTEVILLE HOUSE • LE 14 JUILLET 1870..... 375

IV • LE LIVRE ÉPIQUE • LA RÉVOLUTION..... 387

Les statues.....	389
Les cariatides.....	401
L'arrivée	425

